

Julio Maruri

Tendant vers le bleu les mains

traduit de l'espagnol par Sabine Mamou et l'auteur
présenté par Vincente Aleixandre

L'incarnation de Julio Maruri
par Vincente Aleixandre

Ce gosse menu, et c'est à peine s'il avait un corps, le cheveu en bataille, le visage épuré, et si insignifiant qu'il marquait à peine le sol de son ombre, aurait pu être un enfant des quais, attendant l'arrivée des paquebots, assis sur les dalles, jouant le petit pourboire que devrait lui procurer l'arrivée de ce grand transatlantique qu'on apercevait. Il venait de s'avancer dans la baie et le jeune garçon s'était mis debout.

Mais ce n'est pas ainsi que je l'ai connu. La plus véritable histoire est celle-ci : Julio Maruri était soldat ; ou plutôt : Julio Maruri était un uniforme bleu de gros drap tenant debout et qui se présentait habité. En faisant attention, oui, effectivement, il y avait une tête, petite, un visage, étroit, des cheveux blonds, blondinant, qui, lorsqu'il s'inclinait, lui cachaient presque les yeux. Abondants, les cheveux, si le reste était miniature. Deux yeux, et je ne sais s'ils étaient bleus, ouverts avec une vrille, et en eux, des étincelles rieuses, confuses, indulgentes, très humbles. Et si quelque chose lui plaisait, et ce pouvait être un oiseau en vol, soudain son visage alerte se contractait et se transformait en un petit amas de rides.

Il était arrivé avec Emilio Niveiro ; c'était en octobre 1943, et cet adolescent, qui s'était mis dans l'uniforme de quelqu'un d'autre, où, de l'intérieur, sur la pointe des pieds, il pouvait montrer la tête, avait déjà vingt-trois ans.

Il était né à Santander ; et pas, comme on pourrait le penser, sur la cime d'un arbre dans un nid, sous la clémence des seules feuilles vertes, le temps qu'elles durent. Non. Il naquit dans une petite rue de la ville basse et courut dans un parc et alla au collège et apprit à lire, et écouta... En sortant, j'en suis sûr, s'il était déjà tard et qu'il faisait nuit, pour celui qui l'entendait remuer, il ne faisait pas plus de bruit qu'un oiseau à l'aile brisée.

Mais à le voir, son aile était entière, et de plus, il n'était pas un moineau, parce qu'il avait une voix. Ce fut à Madrid que pour la première fois il délaça sa note fine, longue, étonnante, dans l'après-midi commencée.

De branche en branche Julio Maruri était arrivé à la ville et apparemment c'était un jeune homme et il était engainé dans un uniforme ; mais les oiseaux et les enfants trouvaient en lui le congénère le plus léger, le plus inespéré, sautant, volant, chantant, avec un piaillage reconnaissable. Et je le crois fermement : les enfants voltigeraient avec lui, presque oiseaux par amour pour lui, plus oiseau encore qu'enfant. Et les oiseaux disparaîtraient avec lui, sarabande au-dessus d'autres enfants, couronnés par ce vol dans lequel, oiseaux tous, plumes tous, ils disparaissaient dans le vent. Bien que l'air eût une pulsation que seul pouvait donner un cœur humain.

Julio se fit des amis à Madrid, et tous l'aimaient. Il offrait une sorte de mystérieuse innocence et le respect avec lequel ils se mettaient à le regarder procédait de la difficulté à le définir. Sans le savoir, tous pressentaient qu'il venait de loin et qu'il irait loin, dans une incarnation passagère à laquelle ils assistaient.

Cette innocence toute en verdure posait des questions, donnait des réponses qui faisaient parfois sourire celui qui ne le connaissait pas. Socialement, il était l'étourdi, et pouvait flatter une vieille femme de lettres, au fard outré, à la prétendue jeunesse, et voir en toute vérité la vénérable réalité et se diriger simplement vers cette vérité, sans respects humains, en un mouvement heureux : « Vous, qui avec l'âge que vous avez, pourriez presque être ma grand-mère, et moi, comme nous nous entendons bien ! » Tous riaient de l'involontaire « sortie », sans se rendre compte de la soudaine dignité retrouvée de ce masque, que lui avait vu propre et véridique dans un clair monde de correspondances.

Vint le jour où finit le très long service militaire, et de l'uniforme sortit cette créature fragile et indulgente, et qui souriait avec une joie communicative. Pendant quelques temps il vécut presque comme ses oiseaux. Venait de paraître son livre *Les oiseaux et les enfants*, et comme les oiseaux, il vivait... presque du ciel. Sauf qu'il ne dormait pas sur une branche clémente, sous une coupole de verdure, mais dans une sombre chambre d'une pension sordide où il n'y avait pas même une petite fenêtre pour l'aile et où le jour et la nuit se confondaient, s'il ne sortait pas pour les distinguer. Mais le trille continuait à résonner, et le vers brûlant et doré, la voix transie, d'un volume presque impossible dans cette gorge insignifiante.

Julio dut un jour repartir, de branche en branche il s'éloigna, en quête d'autres cieus moins indifférents, en quête d'une terre, la sienne, où pouvoir se poser et trouver un abri, simplement survivre. Nous sûmes qu'il avait écrit un nouveau livre. Il fût publié. Arrivaient des amis. Tu entendais : « Julio mûrit ». Et déjà personne ne se souvenait des oiseaux, personne n'évoquait des enfants. Julio était un homme. Les voyageurs nous parlaient de ses conférences, de ses jugements. L'incarnation passagère se dissipait. Aux yeux de tous, Julio partait, s'éloignait, disparaissait.

Qui hérita de lui ?

V. A.

CE FUT DIT, MAIS DANS LES BRUMES
effaçant les traces,

imaginant un au-
delà de toute certitude,

de tout aller et venir,
de toute porte,

de toute prise au
clou et à la corde ;

de toute supplique d'amour
et de toute bannière ;

de toute tour, tout bourg, toute
terre à bonne ou mauvaise herbe,

de toute mer à la nage,
toute rive.

★

CETTE MAIN QUI VENAIT SUR MON COU
posée, voletant, hirondelle marine
dans le vent et le sel et le ressac riants

- *Julito, pio, pio*

Et une autre fois,
à l'instant de la disparition de l'étincelle dans la mer émeraude
et le lever de la lune de riz voguant vers les sables
si l'adoré troublion s'éloignait à la nage,
je brandissais comme un drapeau sa brûlante chemise
tout au long de la jetée teintée de sang
attendant le retour de la couronne d'écumes
dans la déjà presque nuit des feuillages et des bougies
(dans le presque défunt de ma mémoire l'écrivain)

L'APPRENTI

Par la rue montant ou bien descendant
il venait, passait, s'en allait.

Rue descendante, tôt le matin
vers quel travail, quel chagrin ?

Il descendait le matin,
et dans son pantalon de velours,

laissant, ombre sur la chaux,
trace de son minéral.

Où son travail, quelle tâche,
venir, passer et revenir ?

Revenait, passait, s'en allait
(et revêtu de sa pudeur,
déjà dans le soir sans couleur,
rue montante.

★

RUTILANT MÉTÉORE
dans le salon de l'été

tu vas changer argent en or
ta piécette dans la main.

Et face à la mer en fleurs
miroir de ta splendeur

et au sonore bateau noir
qui navigue dans l'allegro

tu porteras de nouveau un
petit chapeau de papier

laissant sur les sables
la trace de tes chaînes

ton feston, relief charnel
du plus bellot animal

sur les hanches cannelle duquel
un lambeau de laine cache

des éclairs de cuivre, frisettes,
fièvre aiguë des grillons

ruminant sous ta peau
petites feuilles couleur de miel...

BILBAO SONG

A Rafael Pedro de Azqueta

Seule ici la parole a du poids
la rue bleue le pont gris la nuit froide
et la fumée, la fumée épaisse
qui par cette porte ouverte s'évanouirait

et cette brume qui flotte entre les bars
plus claire et sans odeur la blonde bière
gens de quatre mers
épaules où s'appuie une autre tête

et un vaciller un tango paradis
où tu aimerais de tout ton corps
en deçà d'un ciel inhabité et lisse
qui n'existe que parce que je sais que je meurs.

★

SOIRÉE GRISE DE PARIS QUI TRAÎNE LA SEINE

si grise vers les gris océans
masses de nuages cieux inhumains
du gris du plomb sur l'humaine fatigue

Passe Paris tel un cortège funèbre et il remplit
de chimériques poings de militants
barricades sans fin les vains rêves
de l'exilé qui à mourir s'entraîne

de l'exilé qui comptant des trains
rêvant de voyages de retour irait
de l'un à l'autre dans une attente obstinée

*Quand, mais quand reviendras-tu
forcer mes prisons, ma mort
et me désenchaîner, compagne ?*

AU PETIT VENDEUR D'AMANDES
QUI ME CHANTAIT DES *SERRANAS*

Ce ventre gitan et sa racine
dans l'humidité de la mousse bleue et des algues
et de son gouffre corporel

Écoute le chant, me dit-il
par la voix qui le couronne et le fait mien.

'coute mon cœur, dit le petit caillou dans la bouche.

*Quatre montagnards
adoraient un enfant
et qui était de bois
car dans la montagne
les montagnards adorent
le bois.*

Et dans ces deuils-là de la mer infinie
de ses yeux
d'où il vient naissant
scintille avec grâce la lune ou agonie des aurores.

À RAMONA DU XXIV^e SIÈCLE

Ce poulain bleu
a la bouche noire
ses crinières rouges
le vent les agite.

Poulain, savant il est
sans dressage ni école
il sait ambler et piaffer
et répondre à la jambe.

Mais parfois il se dérobe
ou il se cabre,
il hennit sans raison,
rue, pisse.

Noyant les fleurs
s'en va l'urine folâtre.

Un soleil effronté
se mire en elle.

À MADRID

À la conscription,
victime de séquestre
et d'abus de pouvoir.

Après avoir souri
tant, tant souri
aux nuages d'argent
et de l'été,
voici le temps de plier bannière
et de mettre de l'ordre dans les armoires,
mon copain, mon petit copain
qui t'es marié, qui as perdu ta femme,
qui t'es assis voir passer les heures
et dans ce parc de Berlin mal nommé
et à compter sur les doigts l'autre vie
que promettaient les illuminés
au petit doublon d'or que tu étais
et que tu gardais dans ton linge
sortant de la caserne comme je te vois
ce dimanche de rameaux
dans ta vareuse et ton pantalon de gala
et dans ton vernis et tes gants blancs
rutilant l'œil bleu
de tes premiers, seuls vingt ans
et marchant dans ce clair avril couvert
de mantilles et de scapulaires,
éternel sparte gris, nuée immobile
que tu fuyais fièrement
vers un bal dans les faubourgs
du résister désespéré
et du vivre et du survivre
entre les débris et les lambeaux
au son d'un paso-doble redoublé
et d'un frottement, d'un crissement des estrades
sous les éclairs de tonnerre de tes bottes
et l'acier de tes reins...

★

UN POÈME TENDRE, PLUMES

ou sable poudrant tes doigte
ton pantalon bleu
ton nez, tes cheveux
si fins cheveux d'or
que vient peigner le vent.
Et un peu de sel, un peu
de tendre sel dans le duvet
de ton ventre, fleur de chardon
que seul caresse le vent.
Et un accordéon ou disque
rayé contre ta poitrine
un accordéon de geôle
un tango de marinier
Mozart dans un escalier
de bordel, un Mozart bon
prenant la mer en rafale
s'en allant en tourbillons,
blonde fumée, maudit royaume.

★

CIEL BLEU ET TON PROFIL

ciel bleu et point final ;
un peu de ta couleur
dans l'extrême lointain
et cette brune splendeur
du pain cuit à la mi-jour
et sur cette route là-bas
et sur un mur ; la frontière
d'un amour, d'un autre amour ;
amour qui vécut de neige
et qui mourut dans l'été
tendant vers le bleu les mains.

(« Tendiendo al añil la manos », extrait de *Algo que canta sin mí* 1944-1992)